

La perte de la réalité dans la névrose et la psychose (1924)

S. Freud

*Traduction par un cartel composé de M. et P. Dégrange,
C. Emerich, H. Frignet, C. Harder, et par F. Bernard.*

J'ai récemment⁽¹⁾ défini l'un des traits qui distinguent la névrose de la psychose : dans la première, le Moi, dépendant de la réalité, réprime une partie du Ça (de la vie pulsionnelle) tandis que dans la psychose, ce même Moi, serviteur du Ça, se retire d'une partie de la réalité⁽²⁾. En somme, ce qui serait déterminant dans la névrose serait donc la prédominance de l'influence de la réalité, tandis que celle du Ça serait déterminante dans la psychose. La perte de la réalité⁽³⁾ serait intrinsèque à la psychose alors que, semble-t-il, la névrose y échapperait.

Mais alors cela ne correspond pas du tout à ce que nous pouvons tous savoir par expérience : chaque névrose perturbe d'une façon ou d'une autre le rapport du malade à la réalité, elle lui fournit un moyen pour s'en retirer et dans ses manifestations les plus graves, elle signifie carrément une fuite de la vie réelle. Cette contradiction mérite réflexion, cependant elle est facile à écarter et sa résolution aura au moins fait progresser notre compréhension de la névrose.

La contradiction en effet ne subsiste qu'aussi longtemps que nous considérons la situation de départ de la névrose quand le Moi, serviteur de la réalité, entreprend le refoulement d'une motion pulsionnelle. Mais là, il ne s'agit pas encore de la névrose elle-même. Celle-ci consiste bien plus dans les processus qui apportent un dédommagement à la partie endommagée du Ça, donc dans la réaction contre le refoulement et dans l'échec de celui-ci. Le relâchement du rapport à la réalité est alors la conséquence de cette deuxième étape dans la formation de la névrose, et nous ne serions pas étonnés si un examen détaillé révélait que la perte de la réalité concerne justement cette partie de la réalité dont l'exigence avait entraîné le refoulement pulsionnel.

Caractériser la névrose comme le résultat d'une vaine tentative de refoulement, cela n'a rien de nouveau, c'est ce que nous avons toujours dit, et c'est simplement en raison du nouveau contexte qu'il était nécessaire de le répéter.

La même difficulté va d'ailleurs réapparaître de façon particulièrement impressionnante lorsqu'il va s'agir d'un de ces cas de névrose dont la cause déclenchante ("la scène traumatique") est connue et qui fera apparaître la manière dont la personne se

détourne d'un tel vécu et le livre à l'amnésie. Je veux par exemple reprendre⁽⁴⁾ un cas que j'ai analysé il y a bien des années, celui d'une jeune fille amoureuse de son beau-frère qui est bouleversée devant le lit de mort de sa sœur par l'idée : "Maintenant, il est libre et il peut t'épouser". Cette scène est immédiatement oubliée, et du même coup s'engage le processus régressif qui conduit aux douleurs hystériques. Mais justement, ici, il est instructif d'observer par quelle voie la névrose cherche à résoudre le conflit. Elle dévalorise la modification intervenue dans la réalité en refoulant la revendication pulsionnelle, c'est-à-dire l'amour pour le beau-frère. La réaction psychotique aurait consisté à nier⁽⁵⁾ la mort de la sœur.

On pourrait donc s'attendre à ce que, à la genèse de la psychose, il se passe un processus analogue à celui de la névrose, mais naturellement entre d'autres instances. En somme, dans la psychose aussi, deux étapes pourraient être distinguées : la première arracherait alors le Moi à la réalité tandis que la seconde chercherait à réparer le dommage et donc à rétablir la relation à la réalité aux dépens du Ça. Effectivement, on peut aussi observer un phénomène analogue dans la psychose. Il y a là aussi deux étapes dont la seconde comporte un caractère de réparation; mais à partir de là, l'analogie s'infléchit vers une similitude des processus qui a une portée beaucoup plus large. La deuxième étape de la psychose vise elle aussi à compenser la perte de la réalité mais non pas aux dépens d'une restriction du Ça - comme dans la névrose aux dépens de la relation à la réalité - mais par une autre voie beaucoup plus autocratique, en créant une réalité nouvelle à laquelle, à la différence de celle qui a été abandonnée, on ne se heurte plus. Dans la névrose comme dans la psychose, la deuxième étape est donc marquée par les mêmes tendances, dans les deux cas, elle sert l'aspiration à la puissance du Ça qui ne se laisse pas contraindre par la réalité. Névrose et psychose sont donc toutes deux l'expression de la rébellion du Ça contre le monde extérieur, de son déplaisir ou, si l'on veut, de son incapacité à s'adapter à la nécessité de la réalité⁽⁶⁾, à "l'ananké". Névrose et psychose se distinguent bien davantage l'une de l'autre dans leur réaction initiale de départ que dans la tentative de réparation qui suit.

La différence initiale vient alors s'exprimer dans le résultat final de la façon suivante : dans la névrose, une partie de la réalité est évitée sur le mode de la fuite alors que dans la psychose, elle est reconstruite. Ou encore, dans la psychose, une phase active de reconstruction succède à la fuite initiale, dans la névrose, à l'obéissance initiale succède une tentative de fuite ultérieure. Autrement dit : la névrose ne nie⁽¹⁾ pas la réalité, simplement elle n'en veut rien savoir; la psychose la nie et cherche à la remplacer. Nous qualifions de normal ou de "sain" un comportement qui réunit certains traits des deux réactions, qui nie aussi peu la réalité que le fait la névrose mais qui s'efforce ensuite de la modifier comme le fait la psychose. Ce comportement normal adéquat conduit naturellement à accomplir un travail externe sur le monde extérieur et ne se contente pas comme dans la psychose de produire des transformations internes. Il n'est plus **autoplastique** mais au contraire **alloplastique**.

Dans la psychose, le remaniement de la réalité porte sur les sédiments psychiques des relations entretenues avec elle jusqu'alors, c'est-à-dire sur les traces mnésiques, les représentations et les jugements que jusqu'alors on avait porté sur elle et par lesquels elle était représentée dans la vie psychique. Mais cette relation n'avait jamais été achevée, elle a été continuellement enrichie, modifiée par de nouvelles perceptions. C'est ainsi que pour la psychose, il s'agit de créer des perceptions conformes à la réalité nouvelle, ce qui est atteint de la façon la plus radicale par la voie de l'hallucination. Si les illusions mnésiques, les délires et les hallucinations prennent un caractère des plus pénibles dans tant de formes et de cas de psychose, et s'ils sont accompagnés de poussée d'angoisse, c'est bien là le signe que le processus de remaniement tout entier s'accomplit en opposition à des forces violemment adverses. On peut se faire une idée de ce processus d'après le modèle de la névrose que nous connaissons mieux. Ici nous nous apercevons qu'il y a une réaction d'angoisse chaque fois que la pulsion refoulée tente une percée et que l'issue du conflit n'est cependant qu'un compromis et ne peut apporter qu'une satisfaction imparfaite. Il est vraisemblable que dans la psychose, la part de réalité qui a été rejetée⁽²⁾ ne cesse de s'imposer à la vie psychique, tout comme le fait dans la névrose la pulsion refoulée et c'est pourquoi les conséquences sont du reste les mêmes dans les deux cas. Aucune étude psychiatrique spécifique n'a encore entrepris d'élucider les divers mécanismes qui, dans les psychoses, poussent à se détourner de la réalité et à la reconstruire, pas plus que l'on a envisagé l'ampleur du succès que l'on peut en espérer.

Il y a donc bien une analogie plus étroite entre névrose et psychose : dans l'une comme dans l'autre, la tâche entreprise dans la deuxième étape échoue partiellement; la pulsion refoulée ne peut fournir un substitut complet (névrose) et ce qui représente la réalité ne se laisse pas couler dans les moules satisfaisants (du moins pas dans toutes les

formes de maladies psychiques). Mais les accents sont répartis différemment dans les deux cas. Dans la psychose, l'accent porte entièrement sur la première étape qui est pathologique en soi, et ne peut conduire qu'à la maladie. Dans la névrose par contre, il porte sur la deuxième étape, l'échec du refoulement, alors que la première étape peut réussir et qu'elle réussit d'ailleurs d'innombrables fois sans sortir du cadre d'un état sain même si ce n'est pas sans causer quelques dégâts ni sans laisser des traces de la dépense psychique que cela exigeait. Ces différences et peut-être encore beaucoup d'autres sont la conséquence de la différence topique dans la situation de départ du conflit pathogène selon que le Moi a cédé à son attachement au monde réel ou à sa dépendance à l'égard du Ça.

La névrose se contente en règle générale d'éviter la partie de réalité concernée et de se garder d'une rencontre avec elle. La nette différence entre névrose et psychose s'estompe cependant parce que, dans la névrose aussi, les tentatives ne manquent pas de substituer à la réalité non désirée une réalité plus conforme au désir. Ceci est rendu possible par l'existence d'un **monde imaginaire**⁽³⁾, d'un domaine qui a été coupé du monde extérieur réel lors de l'introduction du principe de réalité, qui, depuis, a été préservé des exigences de la nécessité vitale à la façon d'une "réserve", qui n'est pas inaccessible au Moi mais n'a plus que des liens relâchés avec lui. La névrose puise dans ce monde imaginaire le matériel pour les nouvelles constructions de son désir et le trouve habituellement par la voie de la régression dans un passé réel plus satisfaisant.

Il est à peu près certain que le monde imaginaire joue le même rôle dans la psychose, qu'il constitue ici aussi la réserve d'où la matière, le modèle pour la construction de la réalité nouvelle peuvent être tirés. Mais le nouveau monde extérieur imaginaire de la psychose veut se substituer à la réalité extérieure, alors que dans la névrose, il aime à s'appuyer comme les jeux d'enfants sur une partie de la réalité - une autre que celle dont il a dû se défendre - il lui prête une importance particulière et une signification secrète que, de façon souvent inexacte, nous appelons symbolique. C'est pourquoi, dans la névrose comme dans la psychose, il ne faut pas considérer simplement la question de la perte de la réalité mais il faut aussi examiner celle d'un substitut à la réalité.

(1) *Névrose et Psychose* (1923)

(2) *Realeinflüsse*

(3) *Realitätsverlust*

(4) dans les *Études sur l'hystérie* (1895)

(5) *verleugnen*

(6) *realen Not*

(7) *drängt*

(8) *Phantasiewelt*